LA MORT
DE LOUIS SEIZE,

TRAGÉDIE.

J'ai trouvé quelques âmes sensibles & compatissantes. Que ceux-là jouissent dans leurs cœurs, de de la tranquillité que doit leur donner leur façon de penser.

TESTAMENT DE LOUIS XVI.

PERSONNAGES.

LOUIS XVI, Roi de France.
MARIE-ANTOINETTE, Reine.
ELISABETH, ſœur du Roi.
LE DAUPHIN, âgé de ſept ans.
MADAME ROYALE, âgée de treize ans.

LAMOIGNON-MALESHERBES.
DESEZE.
TRONCHET.
} Défenſeurs officieux du Roi.

PHILIPPE D'ORLÉANS.
GARRAN DE COULON
KERSAINT.
MANUEL.
CHARLES VILLETTE.
ROBESPIERRE.
MARAT.
LEQUINIO.
THURIOT.
DANTON, & pluſieurs autres.
} Députés de la Convention-nationale.

SANTERRE, Commandant de la Garde-nationale.
Le Confeſſeur du Roi.
Commiſſaires du Conſeil de la Commune.

La scene eſt à Paris.

LA MORT
DE LOUIS XVI.
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle d'un des Comités de la Convention-Nationale.

SCENE PREMIERE.

LAMOIGNON, DESEZE ET TRONCHET.

TRONCHET.

Le voici, Lamoignon, ce jour si redoutable,
Où du Sénat français l'arrêt irrévocable,
Peut-être, de Louis, en prononçant la mort,
Va consterner l'Europe & décider son sort!
Déjà chez d'Orléans une Loi préparée,
A du Peuple écarté la sanction sacrée.

Je crains que, ſous ſon nom, dans ce jour uſurpé,
Par quelques ſcélérats, ſon vœu ne ſoit trompé.

LAMOIGNON.

Je le crains comme vous; & ce Sénat perfide,
S'il ne méditoit pas un affreux régicide,
Quant à ce jugement tout le Peuple eſt lié,
A ſa déciſion l'auroit aſſocié.

DESEZE.

Moi, j'oſe eſpérer mieux; non, je ne ſaurois croire
Que d'un tel attentat on ſouille notre hiſtoire.
Les écarts monſtrueux de quelques orateurs,
N'en impoſeront point à nos Légiſlateurs;
Il en eſt dont les cœurs à la vertu fideles,
Déjoueront des Marat les trames criminelles.
Tout ſentiment d'honneur n'eſt pas encore éteint;
Et pour un Thuriot, nous avons dix Kerſaint.

LAMOIGNON.

Puiſſai-je me tromper! Ah! s'il faut qu'il périſſe,
Ciel, détourne ſur moi l'horreur de ſon ſupplice!
Trop heureux d'épargner, par mes obſcurs malheurs,
A la France un grand crime, au monde entier des pleurs.
Louis n'enfanta point par de folles dépenſes
Le ver qui dévora le ſuc de nos finances.
Ce Prince infortuné, bien loin d'être pervers,
A ſa ſeule foibleſſe a dû tous ſes revers.
D'un Roi foible, grand Dieu, que le Peuple eſt à plaindre
Le plus cruel tyran fut cent fois moins à craindre,
Tels que ſoient ſes excès, ou que ſoit ſa fureur,
Ils doivent s'arrêter aux bornes de ſon cœur.
Mais un Roi bienfaiſant qui, de crime incapable,

Eſt des crimes d'autrui le jouet déplorable ;
Dans un abyme affreux de maux & de forfaits ;
Lorſqu'il va s'engloutir, engloutit ſes ſujets ;
Louis en offre, hélas, un trop funeſte exemple !

DESEZE.

Vous avez vu la Cour ; je n'ai vu que le Temple.
Pour le bras de Louis, ferme au ſein des dangers,
Le ſceptre fut peſant..... Et les fers ſont légers ;
Son cœur inacceſſible aux remords, à la crainte,
Du calme ſur ſon front a réfléchi l'empreinte ;
Du diadême enfin jamais la majeſté
N'égala de ce front la noble nudité.
Tel je l'ai vu, du moins, dans ce jour mémorable,
Où de ſon défenſeur j'eus le titre honorable,
Quand Target lâchement eut recuſé le choix
Et du plus malheureux & du meilleur des Rois ;
Sa conſtance un inſtant ne s'eſt pas démentie.
Marqués par de grands traits, tous les jours de ſa vie
Nous montrent le héros placé ſur ces hauteurs,
D'où l'on peut du vulgaire affronter les fureurs ;
A s'élancer vers Dieu ſon âme eſt toujours prête :
Au glaive, ſans pâlir, il offriroit ſa tête.....

TRONCHET.

Il l'offrira.

DESEZE.

Non, non, & le Sénat français,
S'il ne croit pas au Ciel, croit à ſes intérêts.

LAMOIGNON.

On vient : c'eſt d'Orléans. L'aſpect de cet infâme

D'un ſentiment d'horreur a pénétré mon âme ;
J'apperçois avec lui Robeſpierre & Marat,
Chers collégues, fuyons ce grouppe ſcélérat.
Que ferions-nous ici ?

DESEZE.

Reſtons ; Kerſaint s'avance.
Je vois Garran, Villette, amis de l'innocence ;
Contre les factieux ils ſeront ſon ſupport.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS ; PHILIPPE D'ORLÉANS, GARRAN-DE-COULON, KERSAINT, CHARLES VILLETTE, ROBESPIERRE, MARAT, LEQUINIO, THURIOT, DANTON ; ET PLUSIEURS AUTRES DEPUTÉS.

DESEZE.

LOUIS jugé coupable, attend de vous ſon ſort ;
Je me tais ; du Sénat nous reſpectons l'ouvrage ;
On ne nous verra point, apôtres du carnage,
Vers la ſédition dirigeant les eſprits,
Pour ſauver Louis Seize, enſanglanter Paris.
L'équité, la vertu, voilà nos ſeules armes.
Souffrez, qu'en votre ſein dépoſant ſes allarmes,
Sur ce procès ſacré, pour la dernière fois,
L'auſtere vérité vous parle par ma voix.
Louis eſt renverſé, tu peux, Sénat auguſte,

Te montrer généreux..... Ne te montre que juſte.
Pour le mieux condamner, qu'as-tu fait ?... Une loi ;
Par laquelle il n'eſt plus ni Citoyen, ni Roi.
Roi ! malgre tout ſophiſme & tout détour coupable,
Louis, vous le ſavez, ſeroit inviolable ;
Citoyen ! il pourroit réclamer le ſoutien
Que votre code aſſure à chaque citoyen.
Il vous diroit ſans doute : où ſont ces loix tutrices
Qui couvrent l'Accuſé de leurs formes propices ?
D'actes & de pouvoirs, cette diſtinction,
Sans laquelle il n'eſt point de Conſtitution ?
Ces Jurés, que des loix équitables & ſages
A la foible innocence ont donnés pour ôtages ?
Ces ſuffrages réduits ? ces récuſations
Qu'on oppoſe à la haine ou bien aux paſſions ?
Ce ſcrutin précieux qui fait, par ſon ſilence,
A la ſeule juſtice incliner la balance ?
En un mot, ces appuis qu'un citoyen jamais
N'a, fût-il criminel, invoqués ſans ſuccès ?
Vous voulez me juger, peut-il encore vous dire ;
Et vos opinions ont parcouru l'Empire !
Vous voulez me juger, vous mes accuſateurs !
Vous qui d'aſſaſſinats accueillez les auteurs,
Et chez qui pour me perdre une loi provoquée,
N'exiſtoit pas encore..... & m'étoit appliquée !
Louis vous a parlé : nous laiſſons à vos cœurs
Le ſoin de travailler avec ſes défenſeurs.

(*Les Conseils de Louis se retirent.*)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, *exceptés* LAMOIGNON, DESEZE ET TRONCHET.

GARRAN-DE-COULON.

QUE de la vérité l'éloquence eſt touchante!
Pour le crime ou l'erreur, ſa voix eſt foudroyante.
Ce conflit de pouvoirs à droit de m'effrayer.
La liberté le veut; je dois m'en dépouiller.
Quand le voile eſt tombé, l'erreur eſt ſans réfuge.
Je ne puis être ici légiſlateur & juge;
Je ſuis légiſlateur, & politiquement
Je promets de voter pour le banniſſement.

BARRERE.

Je voue à tout deſpote une guerre éternelle;
Cette guerre eſt à mort: elle doit être telle;
Et de la liberté l'arbre majeſtueux,
Ne croîtra qu'arroſé de leur ſang odieux.

ROBESPIERRE.

Puiſſent, puiſſent ces rois qui viendront nous combattre,
N'avoir tous qu'une tête, & moi, d'un coup, l'abattre!
Prométhée, en mes mains remets le feu ſacré,
Et de tous les tyrans le globe eſt délivré.
Damiens, ton noble ſang bouillonne dans mes veines. . . .

D'ORLÉANS.

Le plus pur ſang du Peuple a pénétré les miennes;

Et j'en ai pour garant le vertueux transport
Qui du traître Capet me fait voter la mort.

LEQUINIO.

La mort... Non, non, pour moi, c'eſt trop peu que ſa vie ;
Ma vengeance à ce prix ſeroit mal aſſouvie.
Qu'il vive.... pour l'opprobre, & contemplant ſon bras
Enchaîné pour jamais aux travaux des forçats.

KERSAINT, *avec la plus vive indignation.*

Ciel ! qui viens-je d'entendre ! eſt-ce un monſtre farouche ?
C'eſt un juge ; & l'écume eſt encor ſur ſa bouche.
Je reſte pour Louis : mais, libre de ſon vœu,
Kerſaint ne ſiége plus avec un tigre..... Adieu.

(*Il ſort.*)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* KERSAINT.

CHARLES VILLETTE.

JE vois, légiſlateurs, & non ſans amertume,
Que la guerre civile en votre ſein s'allume.
Il ſemble qu'un génie atroce, mal-faiſant,
Sur le Sénat français plane dans ce moment.
J'ai long-tems héſité, je tremble de le dire,
Mais il eſt parmi nous un parti qui conſpire,
Un parti furieux, déſorganiſateur,
Qui d'un vaſte complot cache la profondeur.
Dirai-je à quels excès, lâchement téméraires,

Vient de s'abandonner un de ſes émiſſaires ?
Plein des vaſtes objets qu'embraſſoit mon eſprit ;
J'entrois ici rêveur. ... Arrête, m'a-t-il dit ;
Condamne le Deſpote ; & pour qu'il t'en ſouvienne,
Choiſis de prononcer ou ſa mort. ... ou la tienne.
Il m'échappe à ces mots. Je ne puis le céler :
On eût vu dans mes yeux la rage étinceler. ....
Je ne crains point la mort. ... Que dis-je ? Ah ! oui, j'envie
Le deſtin du héros qui meurt pour ſa patrie!
Je ſaurai, citoyens, le prouver aujourd'hui.
Louis aura dans moi ſon plus ſolide appui ;
Mais qu'on oſe inſulter juſqu'en ce ſanctuaire
Dans ſon repréſentant la République entiere,
Qu'on joigne la menace à ce délit affreux,
J'en ai dû reſſentir un courroux vertueux.
Avant qu'un grand arrêt fixe nos deſtinées,
Pourſuivez les auteurs des ſanglantes journées ;
Que la poſtérité, ſur les faſtes français,
D'un cachet infamant doit marquer à jamais.
Craignez de nous plonger dans un nouvel abime ;
De ſon impunité faites ſortir le crime.

(*En fixant Philippe d'Orléans.*)

Un maſque affreux le couvre. ... Oſez donc l'arracher ;

(*En regardant Marat.*)

Qu'il n'ait plus de caveau qui puiſſe le cacher.

BARRERE.

Non, point d'ajournement ; que le tyran périſſe ;
Que demain le ſoleil éclaire ſon ſupplice.

(*Il ſort ; Lequinio, Thuriot, Danton et pluſieurs autres le ſuivent.*)

GARRAN-DE-COULON *à d'Orléans.*

Philippe, ton parti n'a pas encore vaincu ;
J'en ſais ici plus d'un qui croit à la vertu,
Veut le bien... le fera...

(Il sort suivi de Charles Villette, et plusieurs autres députés.)

SCENE V.

PHILIPPE D'ORLÉANS, ROBESPIERRE, MARAT.

PHILIPPE.

De cet homme intraitable,
Toujours l'auſtérité m'a ſemblé redoutable ;
De mes complots le voile eſt trop tôt déchiré ;
J'en crains pour leur ſuccès l'éclat prématuré.
Le Sénat, déployant un ferme caractere,
Portera-t-il le coup qui m'eſt ſi néceſſaire ?

ROBESPIERRE.

Prince, il le portera. Que lui coûte un forfait ?
L'or dans ſon ſein verſé produira ſon effet.
Mais j'veux que perfide ou trop puſillanime,
Il oſe à d'Orléans arracher ſa victime :
Ceux qui des aſſaſſins aidoient les attentats,
Pour un meurtre de plus, pourront prêter leurs bras.

PHILIPPE.

Je tremble, & du Roi le ſupplice s'apprête

Que le Peuple aux bourreaux ne dérobe sa tête.

ROBESPIERRE.

Le Peuple!... Ah, le Français vous eſt bien peu connu!
Léger, foible, indolent, aiſément prévenu,
On lui montre, il croit voir un tyran ſanguinaire
Dans un Roi, dont le crime eſt d'être débonnaire;
Et s'il plaint de Louis les terribles malheurs,
Un jour ſera couler & ſéchera ſes pleurs.
D'un ſi foible intérêt nous n'avons rien à craindre.

MARAT.

Et puis à l'ineptie on ſaura le contraindre.
Commune, force armée, ils nous ſont tous vendus.
Nos braves fédérés en armes répandus,
Eſcorteront demain le monarque au ſupplice;
Nul ne pourra ſortir, qu'il ne ſoit leur complice.
Par Santerre en un mot l'échafaud préparé,
Promet à nos deſſeins un ſuccès aſſuré.

PHILIPPE.

J'en accepte l'augure, & mon cœur s'abandonne
A l'eſpoir qu'en ce jour votre amitié lui donne.
Sur ſa reconnoiſſance, ah! vous pouvez compter;
Oui, dès que ſur le trône on m'aura vu monter,
Philippe vous appelle; & ſur la France entiere
Régneront avec lui Marat & Robespierre.
De Louis que la chute affermiſſe nos pas;
Sachons la prévenir en ne l'imitant pas.
As-tu, Peuple imbécille, un ſeul inſtant pu croire
Qu'à ton égalité je bornerois ma gloire;
Et que pour affermir ta frêle liberté,
Puiſſance, éclat, grandeurs, Philippe eût tout quitté?

Tu me connoîtras mieux ; le Français verſatile
Veut d'un ſceptre d'airain ſubir le joug utile.
Il faut ou qu'il reçoive ou qu'il donne des fers.
Il en recevra donc ! O Louis, tes revers
M'apprendront à porter ce peſant diadême,
Dont le poids fut trop lourd à ta foibleſſe extrême.
Quand Philippe t'immole, accuſe tes vertus,
Si j'euſſe été Louis, il n'exiſteroit plus.
Mais Manuel s'approche..... Eh quoi ! de ſon viſage,
L'éclat eſt obſcurci par un ſombre nuage.
Que vient-il m'annoncer ?....

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, MANUEL.

(Manuel entre d'un air rêveur. En voyant Philippe qui s'approche de lui, il se retire.)

PHILIPPE.

ME trompai-je ? Il nous fuit !...

MANUEL.

Je fuis.....

PHILIPPE.

Quoi ?

MANUEL.

Le remords qui par-tout me pourſuit
Depuis que des grandeurs la ſoif inſatiable,
M'a fait de vos deſſeins le complice coupable.

Pour moi plus de repos ; l'enfer eſt dans mon ſein.
Oui, contre un Dieu vengeur je veux lutter en vain ;
D'une horde barbare & par nous ſoudoyée,
Il peint les attentats à mon âme effrayée.
Philippe, je les vois, tes farouches ſoldats,
Semant par-tout le meurtre & les aſſaſſinats.
Les priſons de Paris regorgeoient de victimes,
Dont les opinions avoient fait tous les crimes.
Que vois-je, infortunés, vos cachots ſont ouverts !
Quoi ! vous baiſez la main qui vient briſer vos fers !
Ah ! Plutôt..... Mais déjà le tribunal inique
A prononcé contre eux ſon arrêt tyrannique.
Les bourreaux ſont tout prêts, & cet arrêt fatal
D'un horrible carnage eſt l'infâme ſignal.
De morts & de mourans des montagnes preſſées,
De têtes en tous lieux les piques hériſſées,
Les cris, le déſeſpoir, & l'horreur & l'effroi :
Ce ſpectacle terrible eſt toujours devant moi.
Cette nuit occupé du procès mémorable,
Qui doit ſe décider dans ce jour redoutable,
Aux plus graves penſers je livrois mon eſprit.
De mes ſens malgré moi, le ſommeil ſe ſaiſit.
De Lambale, à mes yeux que glace l'épouvante,
L'ombre dans ce moment tout-à-coup ſe préſente,
Non telle qu'on l'a vue en ces jours enchanteurs,
Où l'éclat, la beauté, le luxe & les grandeurs
Rempliſſoient tous les vœux de ſon âme enivrée,
Mais l'œil cave & glacé, pâle, défigurée,
Les cheveux hériſſés, diſputant aux bourreaux
De ſon corps mutilé les livides lambeaux,
Dégoutante, en un mot, de ſang & de carnage,
Je reculois. --- Arrête, admire ton ouvrage,
Me dit-elle ; oui, ceſt toi dont les cruels deſſeins

M'ont livrée innocente au fer des assassins.
Je t'avois pardonné ; mais ta fureur impie
De ton Roi dans ce jour ose attaquer la vie,
Consommes ton forfait ; je ne puis l'empêcher:
Crois, au moins qu'à tes pas je saurai m'attacher.
Constante dans l'excès de ma rage ennemie,
Je serai ton bourreau, je serai ta furie ;
Sur ta tête en tous lieux & dans tous les instans,
Mon bras, du désespoir secouera les serpens....
Je m'éveille à ces mots ; mon âme épouvantée,
Sur ces tableaux cruels est sans cesse arrêtée ;
Je ne puis, je l'avoue, en écarter l'horreur.

PHILIPPE.

Repoussez loin de vous une indigne terreur ;
Soyez homme, & chassez jusqu'aux moindres vestiges
De ces fantômes vains, de ces foibles prestiges.

(*à Marat, à Robespierre.*) (*à Manuel.*)

L'heure au Sénat m'appelle ; allons, & suivez-nous.
Les tems sont arrivés, frappons les derniers coups ;
Puis délivrés d'un Roi qui nous portoit ombrage,
Sans crainte & sans remords consommons notre ouvrage.

MANUEL.

Un dessein différent me fait suivre vos pas ;
Si je puis le sauver, il ne périra pas.
Philippe, je renonce aux grandeurs, aux richesses
Qu'offroient à mes désirs tes infâmes promesses.
Je ne suis vertueux, ni coupable à demi ;
Dès ce jour, vois dans moi ton mortel ennemi.

PHILIPPE.

Nous saurons réprimer l'excès de ton audace ;

Crains les proſcriptions.

MANUEL.

Je brave ta menace.
Puiſſai-je à ma patrie, en montrant tes complots,
Epargner un grand crime, épargner de grands maux,
Sauver la République, après l'avoir trahie,
Périr..... Et que ma mort faſſe oublier ma vie.

(*Il ſort.*)

PHILIPPE *à Robespierre et à Marat.*

C'en eſt fait, Robespierre, & Philippe eſt perdu.

ROBESPIERRE.

Ne vous ſouvient-il plus que tout nous eſt vendu

(*Ils ſortent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II

ACTE II.

Le Théâtre repréſente une des ſalles de l'appartement du Roi dans la Tour du Temple. On voit d'un côté, la porte d'un Cabinet; ſur le devant de la ſcene ſont des fauteuils, & une table ſur laquelle eſt un globe.

SCENE PREMIERE.

DEUX COMMISSAIRES DU CONSEIL DE LA COMMUNE.

PREMIER COMMISSAIRE.

TANDIS que de ſa vie au Sénat on diſpoſe,
Que fait dans ſa priſon le Deſpote ?

DEUXIEME COMMISSAIRE.

Il repoſe.
Il repoſe; & conſtant dans ſa tranquillité,
Son œil fixe la mort avec ſérénité.
Cependant l'Aſſemblée a preſque toute entiere
Emis déjà ſon vœu ſur cette grande affaire;
Et des opinions le partage étonnant,
Laiſſe encore le doute errer en cet inſtant.
Je crains que le Sénat, ſoit foibleſſe ou prudence,

De cet impur fléau n'oſe purger la France.
Peut-être, du trépas le Deſpote ſauvé,
Eſt, à nous aſſervir, de nouveau réſervé.
Oh! d'un cœur vraiment libre, affreuſe incertitude!

PREMIER COMMISSAIRE.

Je l'entends; le voici.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LOUIS SEIZE, LE DAUPHIN, DEUX AUTRES COMMISSAIRES SORTANT DU CABINET.

(*Ces deux derniers Commissaires conferent un instant à part avec les autres. Ils se retirent; et ceux qui restent, se tiennent à l'écart.*)

LOUIS *à son fils.*

REPRENONS notre étude.

(*Ils s'asseyent; Louis prend le globe dans sa main.*)

Nous avons vu la France où régnerent long-tems
Les Bourbons, le bonheur, les arts & les talens;
Où, ſous l'abri ſacré d'un gouvernement juſte,
De la religion, croiſſoit le cedre auguſte
Qui, ſur ce ſol heureux qu'ombrageoient ſes rameaux,
Verſoit du firmament la roſée à grands flots;
Où le citoyen ſage, à ſes devoirs fidele,
Toujours de la bonté fut l'aimable modèle,
Et trouvant dans les loix un ſupport aſſuré,
Acquittoit en échange un impôt modéré.

Les tems ſont bien changés ; la licence effrénée
A ſouillé cette terre autrefois fortunée ;
Et frappant d'un poignard les Miniſtres des cieux,
L'abſurde impiété leve un front ſcandaleux ;
La liberté qu'elle offre eſt la mere du crime :
Tout français doit en être ou complice ou victime.
Aimer ſon Roi, ſon Dieu, dans ces lieux pleins d'horreur,
C'eſt vouloir du martyre obtenir les honneurs.
Mon fils, ſi du Très-Haut la juſtice éternelle
A régner ſur ces lieux quelque jour vous appelle,
Si, pour exécuter ſon immuable loi,
Dieu vous condamne hélas ! au malheur d'être Roi,
Que jamais l'éclat taux d'une trompeuſe gloire
Ne puiſſe de votre âme écarter ſa mémoire ;
Et dans tous vos projets invoquez ſon ſecours ;
Mais de notre leçon ne troublons plus le cours ;
Parcourons l'Angleterre.

LE DAUPHIN.

Eh, quoi ! cette contrée,
Qui porta ſur ſon Roi ſa main dénaturée ?
O ciel ! ſes habitans ſont donc bien forcénés ?

LOUIS.

Ils le furent, mon fils.

LE DAUPHIN.

Ah ! cher papa, daignez
De ce grand attentat me retracer l'hiſtoire.
Je frémis d'y penſer. . . .

LOUIS *à part.*

Ah ! Dieu ! s'il pouvoit croire. . .
(*Il remet le globe ſur la table*)

(*Haut.*)

Ecoutez-la, mon fils ; que cet événement
Reſte dans votre cœur gravé profondément.
Charles premier régnoit : une Révolte impie
Tente de renverſer l'antique Monarchie ;
Un Parlement rebelle, & bravant toute loi,
Sans pudeur à ſa barre oſe appeller ſon Roi :
On lui préſente, au nom du Sénat régicide,
De crimes ſimulés une liſte perfide.
Charles, quoique indigné de cette trahiſon,
Affoibli par l'horreur d'une longue priſon,
A la grandeur du Roi joint le ſang-froid du ſage,
Et de ſes aſſaſſins ſait confondre la rage.
Mais du malheureux prince ils ont juré la mort.
Quatre Seigneurs en vain, d'un généreux accord,
Au péril de leur vie, embraſſent ſa défenſe,
Leur vertu fut, hélas ! leur ſeule récompenſe.
L'arrêt eſt prononcé ; le héros ſans pâlir
En apprend la nouvelle & s'apprête à mourir.

(*avec attendriſſement.*)

Un enfant..... de ton âge, eſt dans ſon ſort funeſte,
Le ſeul ſoulagement, le ſeul bien qui lui reſte.

(*Louis prend ſon fils ſur ſes genoux et l'embraſſe pluſieurs fois.*)

L'illuſtre condamné ſur ſes genoux le prend,
Le couvre de baiſers, & dit à cet enfant :
« Demain pour les Anglais c'eſt un grand jour de fête ;
» O mon fils, de ton pere ils vont trancher la tête....
» Sois plus heureux que moi... » Tu pleures, mon cher fils ;

LE DAUPHIN.

Il me ſembloit, papa, voir Charles dans Louis.

Si j'étois cet enfant, ô ciel !

LOUIS, *vivement ému.*

Que veux-tu dire ?

(*à part.*)

Il eſt trop vrai peut-être, & c'eſt Dieu qui l'inſpire.

(*haut.*)

Ne m'interrompez plus ; je reprends mon récit.
Le jour fatal arrive ; à l'échafaud conduit,
Charles veut à ſon peuple en vain ſe faire entendre,
Lui dire un triſte adieu, d'une voix douce & tendre ;
Par ſes vils aſſaſſins ſes accens ſont couverts.
Il meurt ; des cris joyeux s'élancent dans les airs ;
Le bourreau prend ſa tête ; & d'un bras parricide,
Il l'éleve en criant : *c'eſt celle d'un perfide.*
Ainſi périt un Roi digne d'un meilleur ſort.
Cromwel qui l'immola, vengea bientôt ſa mort.
Sous le voile trompeur du Républicaniſme,
Cet hypocrite adroit parvint au deſpotiſme ;
Et tremblant, inviſible au fond de ſon palais,
Sut d'un ſceptre de fer écraſer les Anglais.
Il jouit de ſon crime & de ſa perfidie ;
Et dans ſon lit paiſible, il termine ſa vie.

LE DAUPHIN.

Un pareil attentat demeurer impuni !
Juſte Ciel, ton tonnerre étoit donc amorti !

LOUIS.

Des pleurs de la vertu, des triomphes du vice,
N'accuſons pas, mon fils, la céleſte juſtice.
Elle éprouve les bons au milieu des fléaux ;
Elle donne aux méchans leurs remords pour bourreaux.

Voyez ici Cromwel entouré de furies,
De ſes crimes affreux enfantemens impies ;
Ne pouvant à ſon Dieu montrer que ſes forfaits ;
Sans amis (les méchans n'en connurent jamais)
Voyant des aſſaſſins dans toutes ſes victimes
Exhaler dans la rage & ſon âme & ſes crimes ;
Et là, Charles premier, dont l'œil doux & ſerein,
Fixe de ſon trépas l'appareil inhumain ;
Qui, fort du calme heureux que l'innocence donne,
Aime encor ſes bourreaux, les plaint & leur pardonne.
Que préféreriez-vous, mon cher fils, dites-moi,
Ou le lit de Cromwel, ou l'échafaud du Roi ?

LE DAUPHIN, *vivement.*

Ah ! papa, l'échafaud, la mort n'a rien d'horrible.
La mort du criminel, eſt la ſeule terrible.

LOUIS, *transporté de joie.*

Embraſſe-moi, mon fils, objet de mon amour ;
Grave bien dans ton cœur la leçon de ce jour.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LAMOIGNON. (*Il entre d'un air triste et penſif. Le Dauphin et les Commissaires ſe retirent.*)

LOUIS *à ſon fils.*

C'eſt Lamoignon.... Sortez.

SCENE IV.

LOUIS, LAMOIGNON.

LAMOIGNON.

PRINCE, il faut du courage.

LOUIS.

J'en ai.

LAMOIGNON.

Les aſſaſſins ont aſſouvi leur rage,
D'Orléans eſt vainqueur, &... L'arrêt eſt porté.

LOUIS.

Tant mieux, je ſors enfin de ma perplexité.
Pour moi depuis long-tems quel fléau que la vie?
Leur fureur m'en délivre, & mon âme affranchie,
Vers l'immortalité va prendre ſon eſſor.

(*Il ſe promene à grands pas. Silence de quelques minutes.*)

Peuple ingrat, que j'aimois, que je chéris encor,
Dis-moi : que t'ai-je fait, & quel démon t'égare,
Juſqu'à verſer mon ſang par un arrêt barbare?

(*Silence encore.*)

Mais non; tu fus trompé; je ne t'impute pas
Le mal que, ſous ton nom, font quelques ſcélérats;
Tu n'es que l'inſtrument aveugle & déplorable
Des perfides complots d'un mortel exécrable,
D'un ſerpent qu'en mon ſein j'ai toujours réchauffé;

Et qu'un Roi défiant eût ſans doute étouffé....;
Hélas ! je lui pardonne ; & puiſſe ſur la France
Ne point de mon trépas retomber la vengeance....;
Mon Peuple, abreuve-toi, ſi tu veux, de mon ſang ;
Mais crains de conquérir à ce prix un tyran.
Si la félicité peut naître au ſein du crime,
Que ma mort de tes maux ferme du moins l'abîme ;
Frappe-moi ; mais ſans haine ; un jour, ouvre les yeux ;
Regrette-moi, mon Peuple, aime-moi, ſois heureux !
Tels ſont les vœux derniers que profere ma bouche !

LAMOIGNON, (*ſe jettant à ſes pieds.*)

O Louis, ô mon Roi ! quel monſtre aſſez farouche,
Pourroit & vous entendre, & ne pas s'attendrir ?
A vos genoux ſacrés, c'eſt à moi de mourir.
Je n'ai pu vous ſauver ; que fais-je ſur la terre ?
Quand, du bien, l'honnête homme en ſon cœur déſeſpere ;
Il appelle la mort, trop lente à le frapper.
La tombe eſt le manteau qui doit l'envelopper.

LOUIS, (*le relevant.*)

O mon cher Lamoignon, ô mon ami fidele !
Des vertus aux humains conſervez le modele :
Il eſt trop précieux, dans ce ſiecle pervers.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, DESEZE ET TRONCHET.

LOUIS.

VOUS venez, chers amis, partageant mes revers,
Dans mes derniers momens, ſoutenir ma conſtance.

DESEZE.

Nous venons à votre âme apporter l'eſpérance.
Le jugement fatal à peine étoit rendu,
Nous ſommes introduits; mon collégue éperdu,
Par ſa mâle éloquence étonne l'aſſemblée.
Quoi, dit-il, d'une voix attendrie & troublée,
Louis eſt condamné, ſe peut-il ?.... Et cinq voix
Enverront à la mort le plus juſte des Rois !..
Mais l'arrêt eſt porté; Sénateurs inflexibles,
Vos cœurs à la pitié font vœu d'être inſenſibles;
Qu'à l'intérêt public ils ſoient au moins ouverts.
Louis eſt abattu; Louis eſt dans vos fers;
Il ne ſauroit vous nuire, & cet auguſte ôtage,
D'une profonde paix pourroit être le gage.
Je dis plus, perſiſtez dans votre jugement,
Mais de l'exécuter attendez le moment.
Quand l'Europe à la paix par vos armes forcée,
Sera de vos Etats à jamais repouſſée;
Quand votre pavillon ſur les mers reſpecté,
Par-tout impunément ſera moins inſulté,
Alors, ſi vous penſez qu'un Peuple magnanime
Doive à ſa liberté cette illuſtre victime,
Si la clémence eſt baſſe & moins digne de vous,
Frappez; Louis eſt là, qui ne peut fuir vos coups;
Mais ſi l'oubli fatal de toute politique,
Oſoit dicter la mort, dans cet inſtant critique,
Contre vous toute entiere, excitée à-la-fois,
L'Europe écraſeroit la France de ſon poids.
Vos ſoldats pourront-ils, quelque ſoit leur courage,
De cette maſſe énorme arrêter le ravage ?
N'allez pas de vingt Rois, provoquant les fureurs,
Livrer votre patrie aux plus cruels malheurs.

Ainſi parle Tronchet; une terreur ſoudaine
A frappé les eſprits, qu'il calme & qu'il ramene.
Le Sénat d'un ſurſis ſent la néceſſité;
Demain ce grand objet doit être diſcuté.
Nous pourrons réuſſir, pendant cet intervalle,
A faire révoquer la ſentence fatale.
Peut-être vos dangers, agitant les eſprits,
En faveur de ſon Roi réveilleront Paris.
Qu'il oſe ſe montrer.....

LOUIS, (*vivement.*)

Ami tendre & fidele,
Réprimez, croyez-moi, l'excès de votre zèle.
Plutôt que d'exciter les plus légers combats.
J'aimerois mieux ſouffrir mille & mille trépas.
Du ſang de mes Sujets je fus toujours avare;
Je ne veux point apprendre à devenir barbare.
Si pour les factieux, je ſuis un ralliement,
Que leurs torches, amis, s'éteignent dans mon ſang.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, DEUX COMMISSAIRES DE LA COMMUNE.

PREMIER COMMISSAIRE.

QUAND Louis condamné va ſubir ſon ſupplice,
Tout Défenſeur ici n'eſt plus que ſon complice.

LAMOIGNON, (*avec indignation.*)

Son complice!... ah! ce mot convient mal à Louis!
Le crime a des fauteurs, la vertu, des amis.

Toi qui devrois, des Loix organe reſpectable,
Adoucir leur rigueur, même envers un coupable;
C'eſt ton Roi que tu viens inſulter aujourd'hui!...
Vil inſecte!... Jamais fus-tu plus loin de lui?

LE MÊME COMMISSAIRE.

Je ſais comme on punit un inſolent eſclave:
Tu connoîtras bientôt mon pouvoir.

LAMOIGNON.

Je te brave.
Par un fer aſſaſſin, ſi mon Roi doit périr,
Le ſuivre eſt dans mon cœur le plus ardent déſir.
Mais non; votre fureur ſera mal aſſouvie,
Dieu ſaura conſerver ſa précieuſe vie.
Peuple abuſé, ton Roi, grâce au Ciel protecteur,
Vivra pour ton amour, vivra pour ton bonheur.
Cher Prince, ah!.. permettez qu'à vos pieds que j'embraſſe.

LOUIS, (*le pressant dans ses bras.*)

Illuſtre & tendre ami, c'eſt là qu'eſt votre place;

(*à ses trois Conseils, en montrant son cœur.*)

Tant qu'il reſpirera, vous y ſerez toujours.
O vous, dont l'amitié vient conſoler mes jours,
Généreux Défenſeurs, dont la noble éloquence
A, mâlgré les poignards, plaidé pour l'innocence;
Certes, pour la ſauver, il ne vous manqua rien,
Que de la préſenter à des hommes de bien.
Recevez mon adieu.... C'eſt le dernier, ſans doute,
C'eſt celui de mon cœur. Ah!... combien il lui coûte!..;

DESEZE.

Non Prince, eſpérez mieux, nous nous verrons encor;
Nous l'anéantirons, ce jugement de mort.

Le Peuple & le Sénat, d'un accord unanime ;
Verront, déteſteront, répareront leur crime ;
Vous nous ſerez rendu.

LOUIS.

Non, je l'eſpere peu ;
Mais on m'arrache à vous... Ah, chers amis !.... Adieu.

(*Louis et les Commissaires entrent dans le cabinet. Les Défenseurs sortent.*)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Même décoration qu'à l'Acte précédent ; il eſt neuf heures du matin.

SCENE PREMIERE.

LOUIS, DEUX COMMISSAIRES.

LOUIS.

De témoins importuns, quoi ! ſans ceſſe entouré ;
Ne puis-je être à moi-même un ſeul inſtant livré ?
Dans l'état où je ſuis, un repos ſalutaire,
Au corps comme à l'eſprit eſt pourtant néceſſaire.
Ah ! de vos fonctions, la triſte auſtérité,
Eſt-elle incompatible avec l'humanité ?

UN COMMISSAIRE.

Non certes ; nous ſortons ; mais quand, par notre abſence,
Nous laiſſons une trève à notre ſurveillance,
Souffrez que de ce lieu, prudemment viſité,
Tout inſtrument de mort ſoit par nous écarté.

LOUIS.

Croyez-vous que je puiſſe, en ma rage inſenſée,
D'un ſuicide affreux concevoir la penſée ? . . .

Que je faſſe, au mépris des loix de l'Eternel,
D'un homme malheureux, un homme criminel :
Que j'oſe, ſans ſon ordre, & bravant ſa juſtice,
Quand ma priſon me gêne, en briſer l'édifice ?
Quand je puis, illuſtré par l'excès du malheur,
De la main des bourreaux, périr avec honneur,
Irai-je par un crime avilir ma mémoire !
Non, non : détrompez-vous, ſi vous l'avez pu croire.
Louis qui, dans ſon Dieu, met ſon unique appui,
Demain ſaura mourir.... Et ſait vivre aujourd'hui.

DEUXIEME COMMISSAIRE.

O ſublime vertu ! Le cœur le plus ſauvage,
Peut-il, ſans l'admirer, entendre ton langage ?
Nous vous laiſſons, Louis.

LOUIS.

Mortels compatiſſans,
J'adreſſe au Ciel pour vous mes vœux reconnoiſſans.

(*Ils ſortent.*)

SCENE II.

LOUIS, *ſeul.*

JE puis donc, délivré d'une affreuſe contrainte,
Reſpirer un moment, ſans témoins & ſans crainte.
Je puis deſcendre en paix, dans ce cœur déchiré,
Démêler le cahos dont il eſt entouré ;
Chercher, en écartant tous ſes voiles funèbres,

Un fanal néceſſaire au milieu des ténèbres ;
Déterminer enfin, guidé par la vertu,
L'aſſiete qui convient à mon être abattu !..
Je me cherche en moi-même : eſt-ce un rêve, un délire ;
Qui ſur mes ſens trompés, exerce ſon empire ?
Hélas ! il eſt trop vrai ; l'excès de mon malheur
N'eſt point d'un ſonge vain la fugitive erreur.
Oui, Louis aux bourreaux, peut-être aujourd'hui même
Doit préſenter ſon front, qu'orna le diadême.
Car je n'embraſſe point cet eſpoir d'un ſurſis,
Qu'hier m'ont apporté de vertueux amis.
Les tigres, dont la rage immole l'innocence,
Brûlent d'exécuter leur cruelle ſentence.
Ils ont ſoif de mon ſang ; les plus légers délais
Pourroient de leur fureur renverſer les projets.
O France, ô ma Patrie, ô terre infortunée !
Quelle va déſormais être ta deſtinée ?....
En proie aux ſcélérats, brûlans de tous les feux,
Qu'allument dans ton ſein leurs complots factieux,
Dans les convulſions d'une horrible anarchie,
Ah ! je vois expirer ta force anéantie,
Et vingt tyrans bientôt ſe partager entr'eux,
De ton ſein démembré les lambeaux malheureux.
D'un auſſi bel empire, ô deſtin déplorable !...
Je me le repréſente en ce tems mémorable,
Où puiſſant, redouté ſur la terre & les mèrs,
Il ſembloit à ſes Loix aſſervir l'Univers,
Et je l'aſſerviſſois !... Et ſemblable à la foudre,
Un ſeul de mes regards eût plongé dans la poudre
Ce Peuple révolté qui, ſur ſon Souverain,
Oſe aujourd'hui porter une coupable main !....
Ainſi, de l'Eternel, les décrets immuables,
Renverſent des humains les grandeurs périſſables,

Et ſon bras tout-puiſſant fait tomber quelquefois
Le fer, qu'un fil ſuſpend ſur la tête des Rois.....
Heureux ſi le deſtin, auquel je ſuis en butte,
N'eût entraîné que moi dans ma terrible chute,
Et ſi, ſeul malheureux, ſeul en proie aux revers,
Les fers de mes parens n'aggravoient point mes fers.
O mes enfans, ma ſœur, ô ma chere Antoinette!
Pardonnez-moi l'abîme où mon malheur vous jette:
Des captifs, comme moi, vous ſubiſſez le ſort;
Peut-être, comme moi, ſubirez-vous la mort.
La mort..Quoi! ces bourreaux, dans leur ſombre vengeance,
Frapperoient l'amitié, la vertu, l'innocence!
Et pour mettre le comble à leurs affreux deſſeins,
D'un ſang ſi précieux, ils rougiroient leurs mains!
Cette idée eſt affreuſe.... Une glace mortelle
A navré mes eſprits.... Je tremble.... Je chancelle.....
Mes genoux affoiblis, ſe dérobent ſous moi.
Qui me délivrera de ce moment d'effroi?....
J'entends du bruit, on ouvre. Ah! que vient-on m'apprendre?

SCENE III.

LOUIS, LE MINISTRE DE LA JUSTICE; DEUX COMMISSAIRES DE LA COMMUNE.

LE MINISTRE.

VOUS n'avez plus, Louis, de ſurſis à prétendre;
Par le Sénat Français, le jugement porté,
Dans une heure au plus tard, doit être exécuté.

LOUIS.

LOUIS.

Je vois, sans me troubler, le trépas qu'on m'apprête ;
Mais avant qu'aux bourreaux je présente ma tête,
Qu'on me permette au moins de dire dans ce lieu,
A ma triste famille un éternel adieu.

LE MINISTRE.

Elle va s'approcher, & je l'ai prévenue.

LOUIS, *à part.*

Mon cœur, hélas, désire, & craint cette entrevue.

(*haut*)

Me refusera-t-on, dans ce fatal moment,
D'un Ministre des Cieux le secours consolant?

LE MINISTRE.

Daignez fixer un choix, me le faire connoître,
Vos vœux seront remplis.

(*Louis s'approche d'une table, écrit le nom et la demeure du Prêtre, et remet le billet au Ministre.*)

Vous l'allez voir paroître.

(*Il se retire. Louis se promene quelques momens à grands pas, et passe dans son cabinet.*)

SCENE IV.

DEUX COMMISSAIRES DE LA COMMUNE.

PREMIER COMMISSAIRE.

Au gré de nos projets, je vois tout réussir.
Embrassons-nous, amis, le tyran va périr.
Hier, de ses Conseils, l'éloquence importune,
Avoit séduit les cœurs & changé sa fortune.
Si Danton, avec art maîtrisant les esprits,
N'eût fait au lendemain ajourner le surfis,
Le Sénat, oubliant sa grandeur magnanime,
Raviſſoit à nos coups cette illustre victime.

DEUXIEME COMMISSAIRE.

Je l'ai craint un moment; mais grâce au Ciel, enfin
Notre pouvoir l'emporte, & n'aura plus de frein;
Si Chambon, si Roland, osent rester en place,
De leurs têtes ils paieront leur indiscrette audace;
Et leur mort apprendra que nous & nos amis,
Seuls de l'autorité, devons être investis.
On vient; c'est du tyran la famille éplorée.

PREMIER COMMISSAIRE.

Bientôt la Républquei en sera délivrée.

(*Ils sortent.*)

SCENE V.

LOUIS, MARIE-ANTOINETTE, ÉLISABETH, ET LES ENFANS DU ROI.

ANTOINETTE.

OU peut-il être, ô Ciel?...

LOUIS, *sortant du cabinet.*

Qu'entens-je ?....

ANTOINETTE, *l'embrassant.*

Ah, cher époux !

ÉLISABETH.

Vos enfans, votre sœur, embrassent vos genoux.

(*Ils se jettent tous à ses pieds.*)

LOUIS, *les relevent.*

Que vois-je ?.. est-il possible, ô moment plein de charmes !.
Vous m'êtes tous rendus... Quoi ! vous versez des larmes !
Ces mots portent le trouble en vos cœurs éperdus ! ...
Vous détournez les yeux !... Oui, vous m'êtes rendus.
On peut bien m'arracher ma vie infortunée,
Ma vie à tant de maux tristement condamnée ;
Mais lorsque je jouis de vos embrassemens,
Me ravir la douceur de ces derniers momens,
Troubler le calme heureux de mon âme paisible,
Ah ! cet effort à l'homme est sans doute impossible.
Il seroit trop affreux de perdre, sans retour,

Les objets adorés d'un vertueux amour ;
Mais nous nous rejoindrons ; j'en ai la confiance.

ANTOINETTE.

O Louis, cette idée eſt ma ſeule eſpérance.
Au milieu des horreurs de mon funeſte ſort,
Et le jour & la nuit, je déſire la mort ;
Je la veux, je la cherche, à grands cris je l'appelle.
Ah ! c'eſt en vain, ſa faulx ne ſait qu'être cruelle.
Si ſa main bienfaiſante eût exaucé mes vœux,
Le ſoleil en ce jour n'eût pas lui pour mes yeux.
Condamnée au tourment, à l'opprobre de vivre ;
Mon époux me précede, il n'eût fait que me ſuivre....
Je ſais qu'on me deſtine un trépas infamant.
A de vils tribunaux, livrée indignement,
Il n'eſt point, je le ſais, de ſupplice & d'outrage ;
Que n'ayent préparés la vengeance & la rage :
L'inſtant même en approche ; & bien loin que dans moi ;
Son image terrible excite quelqu'effroi,
Ce conſolant eſpoir affermit ma conſtance ;
Mon âme, en s'y livrant, frémit d'impatience.....
Quoi ! j'aurai vu couler, verſé par la fureur,
Le ſang le plus ſacré, le plus cher à mon cœur !
A mes yeux éperdus, des hordes forcenées
Auront de tous les miens tranché les deſtinées ;
Et je pourrois encor ſourire à d'autres vœux,
Qu'à ceux de les rejoindre, & de périr comme eux !
Non, non. Ah ! du deſtin, ſi jamais la clémence,
Remettoit en mes mains les ſoins de ma vengeance ;
Si je pouvois, du meurtre épuiſant les horreurs,
A mon tour vous frapper, lâches conſpirateurs,
Antoinette, à ce prix, pourroit chérir la vie.
Mon fils, ſi Dieu vous place au rang majeſtueux ;

Où brillerent long-tems vos auguſtes aïeux ;
Penſez à votre pere, & vengez ſon ſupplice ;
Au bruit du châtiment, que l'univers frémiſſe ;
Que les Peuples tremblans apprennent à jamais
A reſpecter les Rois, que le Ciel leur a faits.

LOUIS.

Antoinette, ah ! bien loin d'allumer dans ſon âme,
D'une aveugle fureur la criminelle flamme,
Appliquez-vous ſans ceſſe à lui bien enſeigner,
Que le grand art des Rois, eſt l'art de pardonner ;
Que de ſon Peuple un jour il ſe montre le pere :
Cette ſeule vengeance eſt digne de me plaire.

ANTOINETTE.

Quel touchant héroïſme ! ô Louis ! cher époux !
Ah ! combien Antoinette eſt moins grande que vous !
Aurois-je, juſte Ciel, par des excès coupables,
Attiré ſur Louis les maux dont tu l'accables ?
Sur moi ſeule, grand Dieu, verſe tout ton courroux ;
Protége l'innocence, & ſauve mon époux !

LOUIS.

Chere épouſe, écartez cette cruelle image. . . .
Nos maux & mon trépas ne ſont point votre ouvrage :
Le Ciel a tout conduit, ſon inviſible maîn
A ſeule armé le bras qui va percer mon ſein.
Aux Loix du Tout-Puiſſant ne ſoyons point rebelles ;
Préſentons à ſes coups des victimes fidelles.
La vertu ſait du ſort tempérer la rigueur,
Et du ſein des revers, fait naître le bonheur.

(*Il les embraſſe tour-à-tour.*)

SCENE VI ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, LE CONFESSEUR DUROI, SANTERRE, DÉTACHEMENT DE LA GARDE NATIONALE.

(*Ils se tiennent dans l'enfoncement.*)

ANTOINETTE.

CIEL! que vois-je ?....

LE CONFESSEUR.

O Louis !....

LOUIS.

Approchez-vous, mon pere ;
Mon cœur vous attendoit ; c'eſt en vous que j'eſpere.

(*à Santerre.*)

Je vous ſuis à l'inſtant. ... ô ma femme ! ô ma ſœur !
O mes tendres enfans ! ... venez tous ſur mon cœur ;
Recevez les adieux de l'ami le plus tendre.....

(*à Antoinette.*)

Venez. .... Elle chancelle, & ne peut plus m'entendre.
Antoinette....

ANTOINETTE.

J'expire....

LOUIS.

Ah ! reprenez vos ſens. ...
N'ajoutez pas encore à mes affreux tourmens.

Faut-il que ce ſoit moi, dans ce moment terrible ;
Qui cherche à conſoler votre cœur trop ſenſible ?
De grâce, épargnez-vous des tranſports ſuperflus. . . .

ANTOINETTE.

O Ciel, c'en eſt donc fait !.... Je ne le verrai plus. . .

(*à la Garde avec violence.*)

C'eſt vous dont la fureur, lâchement effrénée,
Dirige ſur ſon ſein votre main forcenée ! . . .
Quoi ! vous ne craignez pas que la foudre du Ciel
Ne renverſe avec vous votre complot cruel,
Et que d'un Dieu vengeur l'éclatante juſtice
N'apprenne & vos forfaits & votre prompt ſupplice ;
Mais vous bravez le Ciel, & le Ciel irrité
Laiſſe un pouvoir ſans frein à la perverſité.
Ne penſez pas pourtant que ſa foudre endormie,
Toujours de vos projets reſpecte l'infamie.
Non, non. Un jour viendra que ſon bras tout-puiſſant
Briſera de vos Loix l'édifice ſanglant :
Vous-mêmes, & mon âme en nage dans la joie ;
D'un vainqueur furieux vous deviendrez la proie.
Trahis, exterminés, pourſuivis en tous lieux,
Privés avec horreur & des eaux & des feux,
Dieu même, en traits de ſang, ſur votre front perfide ;
Imprimera ces mots : *Fuyez un Parricide.*

LE DAUPHIN.

Loin d'irriter des cœurs qu'il faudroit attendrir ;
Oh ! maman, laiſſez-nous le ſoin de les fléchir !

(*à ſa ſœur.*)

Suivez-moi. . . . Votre frere eſt ſûr de ſa conquête.

(*Le Dauphin et la jeune Princesse se jettent aux pieds des Gardes.*)

Ah ! d'un Pere innocent ne tranchez pas la tête !
Coupez plutôt la mienne.....

LA PRINCESSE.

Et puis la mienne.....

LE DAUPHIN.

Hélas !
Daignez à l'Assemblée accompagner mes pas...

(*Santerre à quelques soldats.*)

Emmenez ces enfans....

LE DAUPHIN.

A vos pieds que j'embrasse,
Ne me refusez pas cette derniere grâce.....

SANTERRE.

Soldats, qu'on les emporte.....

(*On les emporte.*)

ANTOINETTE.

Ah ! cruels, arrêtez !...

LOUIS.

Mon fils.....

LA PRINCESSE.

On nous sépare.....

LE DAUPHIN, *à ses Parens.*

Et quoi, vous nous quittez !

(*On l'entraîne de force.*)

SANTERRE, *à Louis.*

Marchons, il en eſt tems.....

(*à quelques soldats, montrant Antoinette et Elisabeth.*)

Soldats, veillez ſur elles.

ANTOINETTE, *ſe précipitant ſur la Garde.*

Non, je puis affronter vos cohortes cruelles.
Entends-moi, cher Epoux.....

ELISABETH.

Louis..... Mon frere.....

LOUIS, *ſortant précipitamment.*

Adieu.....

ANTOINETTE.

Il nous fuit... Se peut-il ?.. On l'entraîne... Ah ! grand Dieu !
Suivons ſes pas.... Courons....

(*Louis diſparoît, Antoinette tombe dans le ſein d'Elisabeth.*)

Je me meurs.....

ELISABETH.

Antoinette.....

(*Elles s'évanouiſſent l'une et l'autre.*)

SANTERRE.

Profitons de l'état où la douleur les jette.

(*à quelques ſoldats.*)

Qu'on les tranſporte ailleurs. . . .

(à sa suite.)

Et nous, ſans nul retard;
Dans le ſein du Deſpote, enfonçons le poignard.

(Ils sortent d'un côté, tandis qu'on emmene Antoinette et Elisabeth de l'autre. Le rideau tombe.)

F I N.

THE NEWBERRY
LIBRARY

Case
Wing
oDC
137.08
.F73

v.6
no.5

THE NEWBERRY
LIBRARY

THE NEWBERRY
LIBRARY

THE NEWBERRY
LIBRARY